

Le relais des cimes

Note d'intention

Je me suis toujours demandé, en voyage, ce qu'était la vie des personnes qui restaient alors que j'étais en mouvement, dans les aéroports, les gares... et les stations services. Souvent j'y ai lu ou deviné des histoires, des vies cabossées ou décidées à trouver leur part de bonheur malgré tout.

J'ai donc pensé à une comédie dramatique miniature, dans une station-service de montagne isolée, où des vies usées se croisent entre deux pleins d'essence. Inspirée par l'esthétique de « Tokyo midnight dinner » et l'humanité rugueuse de Ken Loach, la série explore la dignité invisible des petits boulots, l'enfermement (géographique, social, électronique) et les minuscules rébellions qui illuminent le quotidien. Parce que les lieux oubliés recèlent les histoires les plus universelles. « Le relais des cimes » est un miroir déformant de notre époque : une humanité à sec, mais qui cherche encore l'étincelle.

Pourquoi une série ?

Parce que certaines histoires ont besoin de temps pour infuser. « Le Relais des cimes » se déploie comme un road-movie immobile, où chaque personnage mérite son propre rythme, ses détours et ses rechutes. Le format série permet de creuser l'ellipse : Entre deux pleins d'essence, les non-dits s'accumulent, les désirs mijotent. L'épisode devient une unité de tension, et révèle une faille ou une complicité.

La série assume cette discontinuité organique, reflet de vies en suspens.

Ce format permet aussi de révéler par accumulation : La station n'est pas qu'un décor ; c'est un personnage à part entière, dont la menace de fermeture grandit à coups de détails (un néon qui clignote de plus en plus mal, un calendrier où les jours sont barrés rageusement...).

Cette histoire est vraiment conçue pour la mini-série et le format court, dans laquelle les personnages sont comme des icebergs dont on ne voit que la partie émergée. Elle nous porte à imaginer ce qu'il y a en dessous.

Inspirations visuelles : photographie - peinture : Les stations-service de Edward Hopper
Cinéma : Tokyo midnight dinner pour la chaleur humaine, qui contraste avec la froidure extérieure

Références tonales : Pour les dialogues, le laconisme de Kurosawa; et pour le rythme, la tension étirée de « Drive my car » et « In the mood for love »

L'alchimie du lieu

La station-service à 2025 m d'altitude est un sas : ni tout à fait un refuge, ni tout à fait une prison, elle exacerbe les métaphores : Le bracelet électronique de Rayan trouve écho dans les pompes métalliques ; les réservoirs vides de la station renvoient à ceux, émotionnels, de Véronique. La nature qui l'entoure est à la fois une aspiration à un ailleurs plus vaste, et renferme la peur d'un monde dans lequel les personnages pourraient se perdre, coincée entre une route nationale déserte, un ravin (où finissent les espoirs) et un ciel trop grand qui écrase .

Un ton en équilibre

Inspirée par l'esthétique chaleureuse et mélancolique de *Midnight Diner* et la gravité sociale de Ken Loach, la série alterne des scènes quasi muettes (Les regards, les personnages qui s'observent), avec un humour grinçant et une poésie inspirée par la nature autour de la station.

Chaque épisode contient un conflit et une note d'espoir. J'ai voulu une fin ouverte : chacun part vers une nouvelle vie, sans certitude, mais avec un peu de lumière.

Notes de réalisation

A. Cadrage

- Gros plans sur les mains (qui volent, qui caressent, qui comptent)
- Plans larges pour écraser les personnages dans le paysage

B. Lumière

- -Nuit : Néons bleus qui transforment la station en aquarium
- -Lumière chaude intérieure, le refuge qui contraste avec le froid extérieur
- Jour : Lumière crue qui révèle l'usure et la vétusté.

C. Son

- Bruits : Le bip du bracelet électronique comme métronome
- Musique : Accordéon bluesy et guitare électrique (entre Yann Tiersen et Tom Waits)
- Dialogues serrés (15 sec max par réplique)
- Silences éloquents (bips, vent)

En guise de conclusion

« Le Relais des cimes » est une série minimaliste et touchante sur ce qui persiste : l'espoir, la solidarité malgré la précarité, la solitude et les familles brisées, et ces petits mensonges qui nous font tenir debout. À l'image de sa station-service, elle éclaire une humanité en roue libre, mais qui refuse de voir le voyant « réservoir vide » s'allumer.